

absolue à nos volontés et à nos goûts, mais bien dans les concessions indispensables aux goûts des autres. Si l'un de vous, par exemple, n'aimait pas les réunions ; si le *monde* proprement dit, c'est-à-dire les bals, les soirées, les dîners, etc., l'ennuyaient, serait-il équitable qu'il imposât à l'autre, d'une façon absolue, ses antipathies et ses préférences ? L'équilibre se trouverait dans les concessions mutuelles faites avec douceur de part et d'autre, dans la *mesure* des exigences de l'un et des complaisances de l'autre ; cependant, l'équité m'oblige à ajouter qu'en cette circonstance il ne faut pas que ma chère Hélène prétende à une parfaite égalité de droits ; le rôle qui lui a été imposé par la nature l'oblige à fournir à la communauté une part d'abnégation plus forte que celle qu'elle peut exiger. Son mari a les charges les plus lourdes ; le présent et l'avenir de la famille reposent sur lui, sur son travail, sur sa prudence et sa sagacité ; il est juste qu'il ait quelques privilèges, et sa femme doit s'appliquer à connaître ses goûts, à les prévenir, en s'abstenant de le contrarier sur quelques distractions permises et légitimes qui reposeront son esprit. Si les femmes ne trouvaient pas dans leur raison et dans leur cœur des motifs suffisants pour les engager à prendre le parti de la douceur et de la complaisance, elles devraient les demander à l'habileté ; celle-ci leur enseignerait, en effet, que

la violence peut imposer certains sacrifices, mais que l'on se soustrait tôt ou tard à cette dure domination ; l'habileté—à défaut de la bonté—leur inspirerait les concessions équivalentes à celles qu'elles se seront imposées, si elles ont su les accomplir à propos et avec mesure, c'est-à-dire sans les faire peser d'un poids trop lourd sur celui qui en recueille le bénéfice. Si elles les ont accompagnées de reproches, d'allusions blessantes, de récriminations, le bénéfice sera non-seulement nul, mais encore dangereux ; il n'est point de cœur, si bon et même si faible qu'il soit, qui ne se révolte un jour contre des exigences égoïstes ; l'aigreur s'y glisse d'abord, et amène à sa suite le ressentiment et la froideur ; alors la digne est rompue : au lieu de dire *je voudrais*, on dit *je veux* ;—au lieu de sacrifier quelques plaisirs au désir de complaire à sa femme, on se livre à ses penchants, parce qu'elle aura exigé avec trop de tyrannie que l'on y renoncât ; en un mot, elle aivrra à avoir raison, parce qu'elle a eu tort trop souvent, parce qu'elle aura toujours traité l'exception comme une règle, parce qu'elle aura manqué de *mesure* dans ses craintes, dans ses exigences, et surtout dans ses reproches.

(A Suivre)

Em. Raymond.

Mère des Douleurs

J'ai choisi la maison un peu loin du village, pas trop près des chaumes. Je me sens mieux seule ainsi, je suis plus avec ma pensée, je suis surtout plus avec LUI. Il n'y a entre nos cœurs que la route qui va là-bas et par laquelle il reviendra. De la porte c'est à peine si je l'aperçois, sinuant au bord de l'eau, sous les arbres. Mais je sais qu'elle est là, j'entends les sonnaillies des atelages s'égrener au fil du pavé. Il y a aussi, le soir et le matin, les vaches qu'on mène passer le gué, et qui meuglent longuement. Toutes ces rumeurs me sont connues : elles ont pour moi le charme des choses en dehors de la vie ; elles sont les voix de ma solitude, et bercent mon esprit, venues d'une autre rive. D'ailleurs, je n'ai qu'à monter à ma chambre pour la voir tout entière, cette route. Elle arrive du village, il me semble qu'elle arrive du bout du monde, et à l'opposé elle se perd dans les horizons. Tandis que mes yeux regardent, mon cœur descend l'escalier, traverse le jardin, traverse les champs, et de pavé en pavé, bondit au-devant de celui qui doit venir.

La maison s'oriente au levant ; elle est paisselée de vignes. Elle a tout juste le nombre de chambres qu'il faut pour y vivre à deux, et que ne puis-je dire y attendre ensemble la mort. Un petit champ l'entoure, clôturé d'une haie profonde. Trois

moutons autrefois y pâturaient parmi les herbes folles, dans une sauvagerie de nature. J'y ai tracé au cordeau des allées ; le jardinier, un vieil homme, plantait sa bêche partout où moi-même je plantais mes jalons ; et cela a fini par faire un jardin. Comme il fallait bien penser à la subsistance, un carré s'est trouvé vers le bout où se pomment à présent des choux. Et j'ai aussi trois pommiers qui font de l'ombre. Je vais là-dedans en sabots les jours qu'il pleut ; j'appuie à la haie une guérite en osier qui m'abrite du soleil. Et les jours se passent. Ils sont si longs les jours ! Les heures me font l'effet des bœufs lents, annonciateurs de l'hiver, qui déjà labourent la campagne ; pesamment, ils vont jusqu'au bout du champ et recommencent. Moi, je suis comme le valet qui les aiguillonne, et pour les accélérer leur jette des mottes de terre ; ils ne se pressent pas davantage. Cependant, si long qu'il soit, le temps ne suffit pas à toutes mes besognes. C'est à peine si la maison s'achève, tous les jours j'ajoute un pauvre luxe, j'en voudrais faire un palais pour le recevoir, et ce ne sera jamais qu'une grange. Les laboureurs qui habitèrent ce logis seraient bien étonnés s'ils me voyaient monter à l'échelle et clouer ici un rideau, là une tenture. Vécurent-ils heureux du moins ? Leur pauvre vieux cœur ne revient-il pas